

opinion, fût-elle l'opinion de tous les hommes, une loi eût-elle été portée d'une voix unanime par tous les hommes assemblés, le crime resterait toujours un crime. S'il en était autrement, l'apologie des usurpations, des conquêtes, de tous les genres d'oppression, serait achevée.

Mais les anciens peuples se croyaient maîtres de la vie de leurs esclaves; et nous, devenus humains, nous ne disposons plus que de leur liberté, que de leur travail.

Il est vrai : le cours des lumières a éclairé, sur ce point important, les législateurs modernes : tous les codes, sans exception, se sont armés pour la conservation de l'homme même qui languit dans la servitude; ils ont voulu que son existence fût sous la protection du magistrat, que les tribunaux seuls en pussent précipiter le terme. Mais cette loi, la plus sacrée des institutions sociales, a-t-elle jamais eu quelque force? L'Amérique n'est-elle pas peuplée de colons atroces, qui, usurpant insolemment les droits souverains, font expirer par le fer ou dans la flamme les infortunées victimes de leur avarice? A la honte de l'Europe, cette sacrilège infraction ne reste-t-elle pas impunie? Je vous défie, vous, le défenseur ou le panégyriste de notre humanité et de notre justice, je vous défie de me nommer un des assassins, un seul qui ait porté sa tête sur un échafaud.

Supposons, je le veux bien, l'observation ri-

goureuse de ces réglemens qui à votre gré honorent si fort notre âge; l'esclave sera-t-il beaucoup moins à plaindre? Hé quoi, le maître qui dispose de l'emploi de mes forcés, ne dispose-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'usage volontaire et modéré de mes facultés? Qu'est-ce que l'existence pour celui qui n'en a pas la propriété? Je ne puis tuer mon esclave, mais je puis faire couler son sang goutte à goutte sous le fouet d'un bourreau; je puis l'accabler de douleurs, de travaux, de privations; je puis attaquer de toutes parts et miner sourdement les principes et les ressorts de sa vie; je puis étouffer par des supplices lents le germe malheureux qu'une négresse porte dans son sein. On dirait que les lois ne protègent l'esclave contre une mort prompte, que pour laisser à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours: Dans la vérité, le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes de crimes: ceux qui attaquent la propriété; vous ne laissez pas à votre esclave celle de sa personne: ceux qui détruisent la sûreté; vous pouvez l'immoler à vos caprices: ceux qui font frémir la pudeur.... Tout mon sang se soulève à ces images horribles: je hais, je fuis l'espèce humaine, composée de victimes et de bourreaux; et si elle ne doit pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir!

Mais les nègres sont une espèce d'hommes faits pour l'esclavage: bornés, et très-bornés, ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de

notre intelligence, ils se croient nés pour nous servir.

Sans doute les Africains manquent de lumières. Sous leur ciel brûlant, au milieu de leurs sables arides, dans leurs marais infects, les causes physiques sont peut-être peu favorables au développement de leurs facultés intellectuelles. L'éducation n'a pas corrigé l'influence du climat; des travaux continuels, bas, excessifs, ont empêché ces malheureux de se replier sur eux-mêmes; des humiliations répétées ont achevé de les abrutir: on n'a rien négligé pour les avilir, et on leur reproche ensuite d'être vils. Cependant nul d'entre les noirs n'a jamais vraisemblablement pensé que la nature l'eût destiné à être l'esclave d'un blanc. J'en ai vu, j'en ai interrogé plusieurs: tous, tous sans exception, m'ont paru révoltés de la condition animale où on les avait réduits; tous m'ont paru écrasés par les maux qu'ils éprouvaient, par ceux qu'ils prévoyaient. Ceux mêmes qui avaient le moins à se plaindre de leurs oppresseurs, qui se résignaient le plus patiemment à leur destinée, étaient pénétrés de l'outrage fait dans leur personne à l'humanité.

Mais ces nègres étaient nés esclaves.

A qui, barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut être la propriété d'un souverain; un fils, la propriété d'un père; une femme, la propriété d'un mari; un domestique, la pro-

priété d'un maître; un nègre, la propriété d'un colon? Être superbe et dédaigneux qui méconnaîtes tes frères, ne verras-tu jamais que ce mépris rejaillit sur toi? Ah! si tu veux que ton orgueil soit noble, aie assez d'élévation pour le placer dans tes rapports nécessaires avec ces malheureux que tu avilis. Un père commun, une âme immortelle, une félicité future: voilà ta véritable gloire, voilà aussi la leur.

Mais c'est le gouvernement lui-même qui vend les esclaves.

D'où vient à l'état ce droit? Le magistrat, quelque absolu qu'il soit, est-il propriétaire des sujets soumis à son empire? A-t-il d'autre autorité que celle qu'il tient du citoyen? Et jamais un peuple a-t-il pu donner le privilège de disposer de sa liberté?

Mais l'esclave a voulu se vendre: s'il s'appartient à lui-même, il a le droit de disposer de lui; s'il est maître de sa vie, pourquoi ne le serait-il pas de sa liberté? C'est à lui à se bien apprécier; c'est à lui à stipuler ce qu'il croit valoir. Celui dont il aura reçu le prix convenu l'aura légitimement acquis.

L'homme n'a pas le droit de se vendre, parce qu'il n'a pas celui d'accéder à tout ce qu'un maître injuste, violent, dépravé, pourrait exiger de lui: il appartient à son premier maître, Dieu, dont il n'est jamais affranchi. Celui qui se vend fait avec son acquéreur un pacte illusoire; car

il perd la valeur de lui-même. Au moment qu'il la touche, lui et son argent rentrent dans la possession de celui qui l'achète. Que possède celui qui a renoncé à toute possession? Que peut avoir à soi, celui qui s'est soumis à ne rien avoir? Pas même de la vertu, pas même de l'honnêteté, pas même une volonté. Celui qui s'est réduit à la condition d'une arme meurtrière, est un fou et non pas un esclave. L'homme peut vendre sa vie comme le soldat, mais il n'en peut consentir l'abus comme l'esclave; et c'est la différence de ces deux états.

Mais ces esclaves avaient été pris à la guerre, et sans nous on les aurait égorgés.

Quoi, avant que les Européens eussent abordé à ces plages sauvages, on y discernait indistinctement la peine de mort contre les captifs! Hommes, femmes, enfans, tout était impitoyablement passé au fil de l'épée! des peuples entiers étaient assez fous, assez dénaturés pour massacrer leurs prisonniers plutôt que de les échanger; et c'est sérieusement, très-sérieusement, que dans le dix-huitième siècle on ose débiter avec confiance ces étranges absurdités! Mais sans vous, sans vous y aurait-il des combats? Les dissensions de ces peuples ne sont-elles pas votre ouvrage? ne leur portez-vous pas des armes meurtrières? ne leur inspirez-vous pas l'aveugle désir d'en faire usage? Vos vaisseaux abandonneront-ils ces déplorables plages, avant que la

misérable race qui les occupe ait disparu du globe? Et que ne laissez-vous le vainqueur abuser comme il lui plaira de sa victoire? pourquoi vous rendre son complice?

Mais c'étaient des criminels dignes de mort ou des plus grands supplices, et condamnés dans leur propre pays à l'esclavage.

Le croyez-vous? Croyez-vous qu'il y ait sur le globe une région souillée de tant de forfaits? Croyez-vous que les hommes se multipliasent avec cette rapidité dans des contrées dénuées de tous les principes? Croyez-vous que les lois eussent de l'équité, de l'énergie dans un pays où la corruption serait si universelle et si publique? Ou vous êtes trompés par vos vils agens, ou vous-mêmes vous cherchez à nous aveugler. C'était trop peu, à votre gré, d'opprimer impitoyablement vos semblables, vous avez voulu qu'on les crût dignes de plus de maux qu'ils n'en supportaient: il a fallu qu'ils parussent coupables, pour qu'on vous jugeât innocens; et vous avez ajouté la calomnie à l'atrocité; mais ces malheureux fussent-ils aussi pervers qu'on veut le faire croire, vous ne seriez pas encore exempts de reproches: pourquoi vous ériger en bourreaux des peuples de l'Afrique?

Mais ces esclaves, dont par air ou par ignorance on déplore si amèrement la destinée, sont moins malheureux que cette innombrable foule d'infortunés qui, dans nos climats, vivent du

travail de chaque jour ; qui , avec un salaire toujours incertain , doivent se loger , se nourrir , se vêtir ; doivent loger , nourrir , vêtir leur famille , et fournir encore aux besoins sans cesse renaissans d'un gouvernement intéressé ou dissipateur.

Quand cela serait vrai , qu'en faudrait-il conclure ? Que dans quelques contrées l'administration est devenue assez vicieuse pour rendre plus déplorable la condition de l'homme libre que ne le fut jamais celle d'un serf accablé de chaînes : ce serait tout au plus la satire de nos mauvaises lois , et non l'apologie de l'esclavage. Admettons cependant l'égalité des maux physiques dans les deux situations : combien leur sort serait encore différent ! L'esclave , réduit à n'être qu'une bête de somme , souffre plus qu'on n'affecte de le croire de son étrange dégradation. Inutilement vous voudriez tourner ses regards vers le ciel , vers le seul protecteur qui lui reste , vers une heureuse éternité ; il ne vous écouterait pas : un esprit abruti , un cœur flétri , se refusent obstinément à toute consolation un peu éloignée. Le plus pauvre journalier , au contraire , a des volontés , il a des espérances ; il peut devenir fermier , il peut devenir propriétaire , il peut même s'élever à des postes honorables , ou se flatter que ses descendans y arriveront un jour. Cherchez-vous de bonne foi la solution du problème ? demandez à l'esclave le plus humainement traité ,

s'il aimerait à voir tomber ses fers : il embrassera vos genoux avec les transports d'une allégresse inexprimable. Interrogez le manœuvre couvert de haillons , épuisé de travail , couché sur la paille , réduit à une nourriture mauvaise et souvent insuffisante ; proposez-lui le repos et toutes les commodités de la vie dans la servitude , il reculera d'horreur ; il se croira dégradé par une offre aussi injurieuse.

Mais les esclaves sont plus heureux en Amérique qu'ils ne l'étaient en Afrique.

Un être qui n'est plus rien , qui ne tient plus à rien , qui ne voit que des tyrans dans ce qui l'entoure , qui ne fera jamais la joie de personne , sur qui les regards prévoyans d'un père ne tomberont jamais , que jamais une tendre mère ne pressera contre son sein , dont les soins caressans d'une sœur chérie n'essuieront jamais les pleurs ; cet être , dites-vous , était encore plus infortuné avant qu'on le chargeât de fers. Pourquoi donc ces esclaves soupirent-ils sans cesse après leur patrie ? Pourquoi reprennent-ils leur liberté dès qu'ils le peuvent ? Pourquoi préfèrent-ils des déserts et la société des bêtes féroces à un état qui vous paraît si doux ? Pourquoi le désespoir les porte-t-il à se défaire ou à vous empoisonner ? Pourquoi leurs femmes se font-elles si souvent avorter ? Lorsque vous nous parlez de la félicité de vos esclaves , vous vous mentez à vous-mêmes ou vous nous trompez. C'est le comble de l'ex-

travagance de vouloir transformer en un acte d'humanité une si étrange barbarie.

Mais en Europe comme en Amérique, les peuples sont esclaves. L'unique avantage que nous ayons sur les nègres, c'est de pouvoir rompre une chaîne pour en prendre une autre.

Il n'est que trop vrai : la plupart des nations sont dans les fers ; la multitude est généralement sacrifiée aux passions de quelques oppresseurs privilégiés. On ne connaît guère de région où un homme puisse se flatter d'être le maître de sa personne, de disposer à son gré de son héritage, de jouir paisiblement des fruits de son industrie. Dans les contrées même le moins asservies, le citoyen, dépouillé du produit de son travail par les besoins sans cesse renaissans d'un gouvernement avide ou obéré, est continuellement gêné sur les moyens les plus légitimes d'arriver au bonheur. Partout, des superstitions extravagantes, des coutumes barbares, des lois surannées étouffent la liberté ; elle renaîtra, sans doute, un jour de ses cendres : à mesure que la morale et la politique feront des progrès, l'homme recouvrera ses droits. Mais pourquoi faut-il qu'en attendant ces temps heureux, ces siècles de lumière et de prospérité, il y ait des races infortunées à qui l'on refuse jusqu'au nom consolant et honorable d'hommes libres, à qui l'on ravisse jusqu'à l'espoir de l'obtenir, malgré l'instabilité des événemens ? Non, quoi qu'on en

puisse dire, la condition de ces infortunés n'est pas la même que la nôtre.

Le dernier argument qu'on ait employé pour justifier l'esclavage, a été de dire que c'était le seul moyen qu'on eût pu trouver pour conduire les nègres à la béatitude éternelle par le grand bienfait du baptême.

O debonnaire Jésus ! eussiez-vous prévu qu'on ferait servir vos douces maximes à la justification de tant d'horreurs ? Si la religion chrétienne autorisait ainsi l'avarice des empires, il faudrait en proscrire à jamais les dogmes sanguinaires. Qu'elle rentre dans le néant, ou qu'à la face de l'univers, elle désavoue les atrocités dont on la charge ; que ses ministres ne craignent pas de montrer trop d'enthousiasme dans un tel sujet. Plus leur âme s'enflammera, mieux ils serviront leur cause : leur crime serait de rester calmes, et leur transport sera sagesse.

Le défenseur de l'esclavage trouvera, nous n'en doutons point, qu'on n'a pas donné à ses raisons toute l'énergie dont elles étaient susceptibles ; cela pourrait être. Quel est l'homme de bien qui prostituerait son talent à la défense de la plus abominable des causes, qui emploierait son éloquence, s'il en avait, à la justification de mille assassinats commis, de mille assassinats prêts à commettre ? Bourreau de tes frères, prends toi-même la plume, si tu l'oses, calme le trouble de ta conscience, et endure tes complices dans

leur crime. J'aurais pu repousser avec plus de force et plus d'étendue les argumens que j'avais à combattre ; mais en valaient-ils la peine ? Doit-on de grands efforts, toute la contention de son esprit, à celui qui parle de mauvaise foi ? Le mépris du silence ne conviendrait-il pas mieux que la dispute avec celui qui plaide pour son intérêt contre la justice, contre sa propre conviction ? J'en ai trop dit pour l'homme honnête et sensible ; je n'en dirais jamais assez pour le commerçant inhumain.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des passions si universelles, par des lois si authentiques, par la rivalité de nations si puissantes, par des préjugés plus puissans encore, à quel tribunal porterons-nous la cause de l'humanité, que tant d'hommes trahissent de concert ? Rois de la terre, vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains ; si vous ne regardez pas la puissance des souverains comme le droit d'un brigandage heureux, et l'obéissance des sujets comme une surprise faite à l'ignorance, pensez à vos devoirs. Refusez le sceau de votre autorité au trafic infâme et criminel d'hommes convertis en vils troupeaux, et ce commerce disparaîtra : réunissez une fois, pour le bonheur du monde, vos forces et vos projets si souvent concertés pour sa ruine ; que si quelqu'un d'entre vous osait fonder sur la générosité de tous les autres l'espérance de sa

richesse et de sa grandeur, c'est un ennemi du genre humain qu'il faut détruire : portez chez lui le fer et le feu ; vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité : vous verrez alors quelle différence met la vertu entre des hommes qui secourent des opprimés, et des mercenaires qui servent des tyrans.

Que dis-je ? cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples et à leurs maîtres ; elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien ! si l'intérêt a seul des droits sur votre âme, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils, pour briser le joug sacrilège qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie et que l'intérêt. Déjà se sont établies deux colonies de nègres fugitifs, que les traités et la force mettent à l'abri de vos attentats. Ces éclairs annoncent la foudre ; et il ne manque aux nègres qu'un chef assez courageux pour les conduire à la vengeance et au carnage.

Où est-il, ce grand homme, que la nature doit à ses enfans vexés, opprimés, tourmentés ? Où est-il ? Il paraîtra, n'en doutons point, il se montrera, il levera l'étendard sacré de la liberté. Ce signal vénérable rassemblera autour de lui les compagnons de son infortune. Plus impétueux que les torrens, ils laisseront partout les traces ineffaçables de leur juste ressentiment. Espa-

gnols, Portugais, Anglais, Français, Hollandais, tous leurs tyrans deviendront la proie du fer et de la flamme. Les champs américains s'enivreront avec transport d'un sang qu'ils attendaient depuis si long-temps, et les ossemens de tant d'infortunés entassés depuis trois siècles, tressailliront de joie. L'ancien monde joindra ses applaudissemens au nouveau; partout on benira le nom du héros qui aura rétabli les droits de l'espèce humaine, partout on érigea des trophées à sa gloire.

Jusqu'à cette époque plus ou moins prochaine, l'esclavage sera vu avec indifférence. L'Europe retentit depuis un siècle des plus sublimes maximes de la morale; la fraternité de tous les hommes est établie de la manière la plus touchante dans d'immortels écrits. On s'indigne des cruautés civiles et religieuses de nos féroces ancêtres, et l'on détourne ses regards de ces siècles d'horreur et de sang. Ceux des navigateurs que les barbaresques ont chargés de chaînes, obtiennent nos secours et notre pitié: des malheurs même imaginaires nous arrachent des larmes dans le silence du cabinet et surtout au théâtre; il n'y a que la fatale destinée des trop infortunés nègres qui ne nous intéresse pas. Si un écrivain sensible ose, de loin en loin, plaider leur cause, il est traduit au tribunal du public comme un esprit inquiet, ami des paradoxes, éternel écho de frivoles argumens mille fois détruits; heureux en-

core si la haine ne réussit pas à le faire passer pour un mauvais citoyen, à attirer sur lui les sévérités du gouvernement.

Cependant il y aurait de l'injustice à confondre avec ces hommes insoucians ou atroces, tous ceux qui se déclarent pour le maintien de l'esclavage: vous trouverez parmi eux des esprits droits, des cœurs vertueux, qui s'indignent de cette grande brèche faite au droit naturel; ils félicitent sincèrement les nations qui, par choix ou par hasard, n'ont pas adopté cette fatale institution; les peuples qui en ont fait la base de leur puissance, leur paraissent également à plaindre et à blâmer. Dans leur opinion, la découverte du Nouveau-Monde serait un fléau effroyable, quand elle n'aurait produit d'autre calamité que celle d'avilir ainsi l'espèce humaine. Leur plus vive satisfaction serait de se joindre aux philosophes qui travaillent à la tirer de cet état de dégradation; mais ce qu'ils croient devoir à leur patrie ne leur permet pas de se livrer à ce doux penchant. Laissons parler ces hommes modérés, et n'affaiblissons pas ce qu'ils disent pour la défense de leur cause.

A l'époque de l'invasion de l'Amérique, les grandes îles de son archipel étaient assez peu-
plées: les petites l'étaient moins, même dans les proportions de leurs territoires. Les habitans des unes et des autres ne sont plus; et quand on ne les aurait ni massacrés, ni fait périr, leur

XVII.
Les terres
de l'archipel
de
l'Amérique
ont été
cultivées
jusqu'ici
avec
négligence.